

CHIENNE DE ROUGE

Yamina Zoutat

Chienne de rouge réalisé par Yamina Zoutat retrace la quête d'une femme animée par le désir

de filmer du sang. Ce désir la conduit à rencontrer plusieurs personnes : un convoyeur de sang, une greffeuse, une chimère. Il provoque également des réminiscences, en particulier celle du procès du sang contaminé, que Yamina Zoutat avait suivi en tant que jeune chroniqueuse. La réalisatrice propose avec ce troisième film une œuvre riche et sensible qui désobéit à l'injonction qu'on lui avait faite à l'époque : « tu ne montreras pas de sang. »

MARIE SONDARD

Vous offrez avec *Chienne de rouge* une œuvre très mixte, avec des images documentaires, mais aussi d'archives, on peut également parler d'une dimension autobiographique puisque vous vous livrez beaucoup. Dans ce film, c'est la journaliste ou une autre partie de vous qui parle ?

YAMINA ZOUTAT

J'ai l'impression qu'il y a une mue qui s'opère à l'intérieur même du film, parce qu'il part de mon expérience aux assises et de cette injonction : « tu ne montreras pas de sang ». Cette injonction m'a été faite quand j'étais journaliste au moment du procès du sang contaminé. Ça a été le moteur initial, qui porte le film jusqu'à la fin, avec les questions : « quel sang montrer ? », « comment montrer du sang ? ». Mais petit à petit, le temps qui s'écoule pendant la fabrication du film devient un élément de construction. Il y a eu une transformation pendant ce film : je pars d'abord de mon expérience journalistique pour aller vers ma place de femme, avec une expérience beaucoup plus personnelle.

C'est difficile de parler de soi ?

Ce n'était pas du tout prémédité. C'est venu en faisant et je pense que finalement le film met au centre le corps féminin d'une façon beaucoup plus forte que je ne l'avais imaginé au départ. J'ai l'impression que c'est devenu un thème majeur du film. On voit des corps féminin à tous les âges de la vie, des petites filles de Mohamed dont notamment celle qui vient de naître, Sanae, jusqu'à ma mère qui est la doyenne du film.

Chienne de rouge est un documentaire très sensible, tourné vers les autres et leurs trajectoires individuelles. Vous dites qu'en relisant les carnets que vous teniez lors des procès du sang contaminé, vous tombez sur du vocabulaire technocratique, mais pas de noms : est-ce qu'il y a une volonté dans votre documentaire de pallier ce manque et de faire un travail de mémoire ?

C'est le moteur premier de ce projet, revenir sur ce procès. Il m'a particulièrement marquée aussi parce qu'on l'a particulièrement mal traité (et maltraité) et je pense qu'il m'en est resté une grande frustration et une grande colère.

J'ai été très frappée de voir à quel point ce procès a laissé peu de souvenirs. Je crois que c'est parce qu'il ne s'est pas déroulé normalement. C'était une cour spéciale, la cour de Justice de la République, créée sur mesure pour juger les ministres. Le procès s'est tenu dans un hôtel de luxe plutôt qu'au Palais de justice, et les juges étaient des hommes politiques. Le désir de faire ce film m'est venu avant l'épidémie de Covid. Le film est traversé par cette épidémie. Et j'ai été sidérée de voir que pendant le Covid, le scandale du sang contaminé a été extrêmement peu évoqué, alors que c'est une source de leçons : de compréhension des économies, des choix politiques, des choix scientifiques, des choix médicaux, des choix judiciaires. Ça aurait dû être une leçon, or ça ne l'a pas du tout été. J'ai remarqué que pendant l'épidémie tout le monde s'est montré extrêmement frileux à l'idée d'évoquer à nouveau le sang contaminé.

Il n'y a que du vrai sang dans votre film ?

Il y a une scène seulement dans laquelle les spectateurs voient du faux sang, c'est la scène qui montre la mise en scène par des étudiants de médecine d'un attentat, à la suite du Bataclan. Cette scène est centrale. C'est l'articulation entre le traumatisme que j'ai vécu au moment du procès du sang contaminé et le moment des attentats. Je pense que c'est la combinaison de ces deux faits de société majeurs, évidemment très différents, qui a fait qu'un matin je me suis réveillée avec ce désir de filmer du sang. Je ne savais pas comment représenter ce rouge-là, jusqu'à découvrir qu'il y avait des entraînements aux attentats à venir et donc là je filme du faux sang. Mais c'est du faux qui produit du vrai. On voit des étudiants en médecine qui jouent des personnes blessées, on les appelle des « plastrons ». Je les ai trouvés vraiment magnifiques, ces étudiants, on dirait qu'ils revivent quelque chose. C'était très scénarisé. Ils ont joué leur rôle d'une façon incroyable. Pour moi c'était également très important d'inclure le sang des bêtes également. Le Sang des bêtes c'est le titre d'un film de Franju, qui est un film fondateur du cinéma documentaire. Juste après la seconde guerre mondiale, il tourne aux abattoirs de la Villette et de Vaugirard, des abattoirs parisiens qui n'existent plus aujourd'hui.

C'est un film terrible mais qui nous hante. Je voulais absolument que le sang des bêtes soit présent, par-là c'est aussi notre humanité que je questionne. Le sang c'est nous, c'est nous tous, hommes, femmes. Mais les animaux aussi.

C'était important pour vous de parler de l'intégration ?

Complètement, là c'est mon histoire qui rentre en jeu et qui travaille tout le film. Pour moi ce film, c'est une ode au métissage, au mélange, j'en suis moi-même issue, ainsi que tous les protagonistes du film. On est tous un mélange, c'est ça qui fait qu'on fait société. Si on était des êtres purs, l'humanité serait éteinte depuis longtemps. On ne résisterait pas aux maladies, aux épidémies. Ce qui compte c'est ce métissage, et pour moi c'est la représentation de notre société. On est une société composite, hybride, chimérique. Dans ma méthode de travail, dès que j'aborde une question, un mot, je me demande toujours : « que dit la langue ? ». Je me reporte toujours aux dictionnaires, je reviens à cette base. J'égraine dans ce film les différents sens du terme de « chimère ». Un des sens est celui d'utopie. Dans un sens parfois péjoratif, au sens de l'illusion, l'imagination vaine. Mais c'est aussi l'utopie, le rêve, et pour moi la chimère c'est notre métissage commun qui tient de l'idéal vers lequel aller, c'est pour cette raison qu'on fait société.

MARIE SONDARD

à lire également sur Mediapart



SÉANCES

25/03 – 14h – C1

28/03 – 15h45 – Forum des images